

ETC



Vague de femmes

Josette Villeneuve, *Se faufiler dans le paysage*; Évelyne Leblanc-Roberge, *Voisinages*; collectif, *Murmures des mûres*; Hélène Lord, *Banquet et vestiges*, centre d'artistes Vaste et Vague, Carleton-sur-Mer. Automne 2008

Adrienne Luce

Numéro 86, juin–juillet–août 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34868ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Luce, A. (2009). Compte rendu de [Vague de femmes / Josette Villeneuve, *Se faufiler dans le paysage*; Évelyne Leblanc-Roberge, *Voisinages*; collectif, *Murmures des mûres*; Hélène Lord, *Banquet et vestiges*, centre d'artistes Vaste et Vague, Carleton-sur-Mer. Automne 2008]. *ETC*, (86), 55–56.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Actualités/Expositions

Carleton-sur-Mer Vague de femmes

Josette Villeneuve, *Se faufiler dans le paysage*; Évelyne Leblanc-Roberge, *Voisinages*; collectif, *Murmures des mûres*; Hélène Lord, *Banquet et vestiges*, centre d'artistes Vaste et Vague, Carleton-sur-Mer. Automne 2008

La programmation d'automne du centre d'artistes Vaste et Vague¹ était axée sur les femmes. Quatre expositions et une conférence de l'historienne d'art Thérèse St-Gelais, enseignante à l'UQÀM, *L'histoire de l'art des femmes : des œuvres critiques*, ont permis au public de mesurer l'ampleur du bouleversement opéré par les femmes artistes.

Je m'attarderai plus particulièrement sur la dernière exposition, *Banquet et vestiges*, d'Hélène Lord. Objet d'une résidence d'écriture à Vaste et Vague, j'ai donc fouillé son travail plus à fond.

Les quatre expositions présentent les caractéristiques de l'art des femmes d'aujourd'hui. À l'heure de la mondialisation, les artistes moins revendicatives travaillent plutôt à humaniser l'espace socio-politique à travers des stratégies relationnelles. Dans *Se faufiler dans le paysage*, Josette Villeneuve a fabriqué une grande fresque réversible avec des étiquettes de vêtements, qui représente un paysage se reflétant dans l'eau. Elle réussit à sortir de la production de masse une œuvre lumineuse et sensuelle. Et que dire du public gaspésien devant l'univers horizontal de ce travail, sinon qu'ils y ont vu le reflet de leur *maritimité*. L'artiste énumère aussi les *made in* sur un des murs de la galerie, les étiquettes du Québec

de son travail en horticulture biologique. Construite dans l'espace avec des éléments de l'imprimerie traditionnelle, l'écriture de Rachel Thibault amalgame nature et intimité. Edwige Le Blanc présente une gravure en forme d'oriflamme dont la multitude de gouttes d'eau s'éclate sur la fine paroi du lin, métaphore du lien entre les Acadiens et la mer. Quant à Marlène Tremblay, elle crée autour d'un bol en acier inoxydable une installation-performance qui nous révèle une vision acoustique du monde. Pendant la performance, le bol devient percussion et instrument dans lequel elle projette sa voix, donnant de l'écho et de la résonance à son chant². Dans l'installation, des photocopies nous font voir des bols sur le littoral cette fois, et nous entendons par les yeux les ondes sonores onduler à l'infini. Le son voyage pratiquement cinq fois plus vite en mer que sur terre. Nous ne saurons jamais si les baleines répondirent à ce murmure de femmes mûres.

Hélène Lord, *Banquet et vestiges* : Le paradigme cartésien à l'épreuve de l'empathie et de la compassion

Dans l'installation *Banquet et vestiges*, Hélène Lord essaie de comprendre l'empreinte laissée dans notre culture par le colonialisme,



inscrites en bleu et les autres en rouge. Le rouge mange le bleu, n'en laisse que de petits îlots incertains, révèle au passage le travail des gens des pays pauvres dans les manufactures, où le respect des droits humains est tout aussi incertain. L'art social ici n'a rien d'une stratégie militaire. Josette Villeneuve pose sur le monde un regard empreint d'humanité. Dans l'installation photographique d'Evelyne Leblanc-Roberge, *Voisinages*, une des photos en format panoramique, présente de petits cubes empilés les uns sur les autres (des boîtes de carton) au fond desquels sont fixées des photos de gens évoluant dans leurs appartements respectifs. Sa mise en scène rappelle un immeuble dont on aurait enlevé la façade pour découvrir des vies, des routines, des secrets. Ancré dans la domesticité, son travail trace un portrait sensible de l'urbanité contemporaine.

Le collectif multidisciplinaire féminin *Murmures des mûres* présente cinq femmes gaspésiennes dont la pratique procède de l'identité. Il englobe le paysage, sa physicalité, qui les habite tout autant qu'elles l'habitent. Pour Diane Gauthier, la maison est une sculpture dans l'espace où l'on finit par oublier qui sculpte, qui module son regard sur la nature et sur le monde. Les montages photographiques de Johanne Ducharme constituent autant de chroniques poétiques

de mesurer la profondeur du fossé qu'il a creusé et légué à notre collectivité. Ses œuvres se construisent sur le mode narratif, à partir d'objets trouvés ou récupérés qu'elle détourne de leur fonction initiale. À travers un magnifique travail de joaillerie, elle transforme l'argenterie de nos mères et construit cet espace à la fois critique et poétique.

Une résidence à Banff en 2006 fut un élément déclencheur de sa réflexion. Les conversations autour de la table se déroulaient uniquement en anglais. Elle constate que plusieurs artistes autochtones portent des noms français mais qu'ils ne parlent pas cette langue, et que certains d'entre eux connaissent à peine leur langue d'origine. Elle participe à leurs activités et à leurs rituels, et ces moments de partage éveillent sa conscience à la force de résistance de ces communautés. Malgré les efforts déployés par la société coloniale pour extirper ces rituels de leur identité collective, et le mode relationnel qu'ils impliquent, ils ont résisté au temps, battant encore, même faiblement souvent, dans le corps et la culture. *Tenir tête*, un assemblage numérique, montre une main où le profil d'un visage autochtone est dessiné dans la paume ; des couteaux taillés en forme d'arbres la traversent. Cette *main-forêt* aux doigts ouverts est une affirmation d'identité où l'on peut



presque entendre s'entrechoquer les bois de caribous et d'orignaux. Il émane de cette installation une qualité singulière d'empathie. C'est cette capacité de se mettre à la place de l'autre qui en est le moteur. Dans *Propriété privée*, avec pour toile de fond la destruction des habitats naturels par l'industrie forestière, l'artiste installe de petits animaux sur des balises au sol et un dessin au mur reproduit la même main avec le visage inscrit dans la paume : les couteaux taillés se multiplient, une forêt semble tomber dans le gouffre blanc du papier. Sur le mode empathique et compassionnel, l'artiste fait ainsi éclater les frontières entre l'humain et l'animal. L'altérité s'élargit à tout le vivant. La philosophe Elisabeth de Fontenay dit justement de l'empathie qu'elle mène à la connaissance et réclame de la philosophie contemporaine qu'elle donne enfin à la question de la compassion la place qui lui revient.

Dans la sculpture *Sans fin... sans faim...*, coincées entre des strates de vaisselle, des fourchettes dont elle a tordu les dents dans tous les sens rappellent étrangement des mains contractées. Dans les assiettes en porcelaine, l'artiste a gravé à répétition : *manger sans fin / manger sans faim... manger ses mots / manger ses maux...* L'expression du mal-être atteint rarement une telle intensité.

*Cette faim de corps chauds et battants
qui contracte nos mains vides*

C'est le paradigme cartésien qui, en consacrant l'animal comme un objet sans âme, se matérialise à travers cette sculpture. En choisissant cette position de spécificité absolue, l'homme s'est coupé d'une part de lui-même. Et cette instrumentalisation du vivant s'accélère aujourd'hui dans toutes les sphères des relations. Il n'est donc pas étonnant que le mal-être soit monnaie courante, que le toucher soit un sens en désaffectation. Pourtant, le toucher et la caresse sont des besoins aussi impérieux que la faim. Ce paradigme s'incruste jusque dans l'économie. Que dire des traitements cruels infligés aux animaux par l'industrie alimentaire ? Des guerres coloniales infestant actuellement la planète ? La vision cartésienne et le colonialisme sont jumeaux. Ils procèdent de la séparation – nature/

culture, masculin/féminin, riches/pauvres –, excluant le corps de son mode relationnel et la perte de repères que cela suppose. C'est cette absurdité que l'artiste a su capter avec une grande justesse poétique.

Hélène Lord dit « chercher ce qu'il nous reste d'humanité ». Je l'ai trouvée dans les animaux dessinés, sculptés, brodés, qui emplissent la galerie de leur chaleur vitale, mus par l'empathie et la compassion, dans la sculpture *Cache-cash*, métaphore de la fuite des capitaux et de la précarité des habitats naturels, hypothéqués par l'industrie forestière. Je l'ai trouvée aussi dans le tracé des mains et la silhouette de ce profil autochtone, ses dessins aux lignes vibrantes, si fines qu'on dirait qu'elles vont disparaître.

Avant de quitter la galerie, je me suis arrêtée devant le miroir ovale de *Cache-cash*. À travers les motifs algonquins de la double courbe gravés à même sa surface, une petite sculpture d'un cervidé accrochée derrière semble venir à ma rencontre. C'est plus que le reflet de mon visage que j'y vois, c'est l'autre, l'autre en soi. L'altérité s'élargit à tout le vivant et en moi-même. Il aura fallu les résultats des plus récentes recherches en phénoménologie et en éthologie pour réapprendre ce que les vieilles cultures et les animaux savaient déjà, et la poésie d'Hélène Lord pour nous en faire ressentir la plénitude : le corps est la condition permanente de l'expérience.

ADRIENNE LUCE

Titulaire d'une maîtrise en art, **Adrienne Luce** vit et travaille en Gaspésie. Sa pratique visuelle questionne le territoire et plus particulièrement la littoralité comme singularité géopoétique, sous-tendue par une préoccupation sociale : dès 1990, elle initie l'événement *Art/nature Bonjour Française*. Impliquant tout un village, il a obtenu une visibilité nationale assez importante pour donner l'élan au centre d'artistes *Vaste et Vague* (en train de naître) qui le produisait. Plus récemment, elle intègre l'écriture à sa pratique.

NOTES

- ¹ Centre d'artistes *Vaste et Vague*, Carleton-sur-Mer (Québec), www.vasteetvague.ca.
- ² Marlène Tremblay est aussi chanteuse.
- ³ L'exposition d'Hélène Lord a aussi été présentée à la galerie *Occurrence*, à Montréal, du 2 avril au 2 mai 2009.
- ⁴ Cf. un extrait de nos ateliers d'écriture (2005).